



Crédits : Décorations indigènes sur les cases Banda à Bria, 24 janvier 1925, Mission Citroën Centre-Afrique © musée du quai Branly - Jacques Chirac.

Découvrir *Batouala* : extraits choisis

*« Mon livre n'est pas de polémique.
Il vient, par hasard, à son heure. »
(René Maran)*



Ce roman est [...] tout objectif. Il ne tâche même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre. Il ne pouvait en être autrement. Par les soirs de lune, allongé en ma chaise longue, de ma véranda, j'écoutais les conversations de ces pauvres gens. Leurs plaisanteries prouvaient leur résignation. Ils souffraient et riaient de souffrir.

Ah ! monsieur Bruel en une compilation savante, vous avez pu déclarer que la population de l'Oubangui-Chari s'élevait à 1 350 000 habitants. Mais que n'avez-vous dit, plutôt, que dans tel petit village de l'Ouahm, en 1918, on ne comptait plus que 1 080 individus sur les 10 000 qu'on avait recensés sept ans auparavant ? Vous avez parlé de la richesse de cet immense pays. Que n'avez-vous dit que la famine y était maîtresse ?

Je comprends. Oui, qu'importe à Sirius que dix, vingt ou même cent indigènes aient cherché, en un jour d'innommable détresse, parmi le crottin des chevaux appartenant aux rapaces qui se prétendent leurs bienfaiteurs, les grains de maïs ou de mil non digérés dont ils devaient faire leur nourriture !

Montesquieu a raison, qui écrivait, en une page où, sous la plus froide ironie, vibre une indignation contenue : « Ils sont noirs des pieds jusqu'à la tête, et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. »

Après tout, s'ils crèvent de faim par milliers, comme des mouches, c'est que l'on met en valeur leur pays. Ne disparaissent que ceux qui ne s'adaptent pas à la civilisation.

Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents, Rabindranath Tagore, le poète hindou, un jour, à Tokio, a dit ce que tu étais !

Tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge. À ta vue, les larmes de sourdre et la douleur de crier. Tu es la force qui prime le droit. Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie. Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes...

Honneur du pays qui m'a tout donné, mes frères de France, écrivains de tous les partis ; vous qui, souvent, disputez d'un rien, et vous déchirez à plaisir, et vous réconciliez tout à coup, chaque fois qu'il s'agit de combattre pour une idée juste et noble, je vous appelle au secours, car j'ai foi en votre générosité.

Mon livre n'est pas de polémique. Il vient, par hasard, à son heure.

René Maran, *Batouala*, Paris, Albin Michel, 2021 (1921), Préface de l'auteur, pp.20-21

Des horizons où le soleil se lève à ceux où il se couche, le vent pourchasse les brouillards et les émiette. Et dans ces brumes, qui enveloppent de leurs pagnes les hauteurs ou « kagas », tous les oiseaux chantent, des perroquets aux merles-métalliques, des hochequeues aux gendarmes, des toucans aux mange-mil, des foliot-tocol aux corbeaux.

Les pintades, attroupées sur les branches basses de certains arbres, cacabent grassement leurs chants de bienvenue. Les tourterelles rasant le sol de leur vol, puis pointent vers le ciel qui semble les aspirer. Les coqs, dressés sur leurs ergots, sonnent le ralliement de la lumière. Et les poules s'enfuient, tête sous l'aile, dès qu'elles voient, à travers les brouillards que le soleil dilue, le vol des charognards tournoyer à faible altitude, dans l'air bleuisant.

L'air frais vient, fuit, revient, caresse. Et produisent les arbres un musical friselis de mille feuilles mouillées. Et frémissent les cimes des hauts fromagers. Et, entrechoquant leurs longues tiges flexibles, les bambous longuement gémissent.

Un dernier coup de vent déchire enfin les dernières brumes d'où le soleil surgit lavé, intact, lucide.

De la plaie qui s'élargit, là-bas, du rouge soleil, semble émaner un apaisement prodigieux qui, d'espace en espace, gagne les plus lointaines solitudes.

Mais indifférent à la faveur solaire, assis à même le sol, à deux brasses de sa case, auprès du bon feu qu'il vient d'allumer, Batouala, le mokoundji, l'esprit libre de toute pensée, lentement, sagement, fume sa bonne vieille pipe en terre, son bon vieux « garabo », que d'aucuns préfèrent appeler « gataba ».

Le jour était venu...

René Maran, *Batouala*, Paris, Albin Michel, 2021 (1921), chap.I, pp.44-45

Un long silence.

Des nuages s'étirent contre le ciel qu'ils pommellent. Le soleil a presque disparu. Il ressemble, tant il est rouge, à la fleur énorme d'un énorme flamboyant. Il émet des rayons qui se dispersent en gerbes évasées et s'abîment enfin dans la gueule de caïman du vide.

Alors, de larges rayures ensanglantèrent l'espace. Teintes dégradées, de nuance à nuance, de transparence à transparence, ces rayures dans le ciel immense s'égarèrent. Elles-mêmes, nuances et transparences s'estompent jusqu'à n'être plus. L'indéfinissable silence qui a veillé l'agonie et la mort du soleil s'étend sur toutes les terres.

Une poignante mélancolie émeut les étoiles apparues dans l'infini incolore. Les terres chaudes fument en brumes. Les humides senteurs de la nuit sont en marche. La rosée appesantit la brousse. Les sentiers sont glissants. On croirait presque que la faible odeur de la menthe sauvage bourdonne dans le vent avec les bousiers et les insectes velus.

Des bruits de pilon, on ne sait où, écrasent du manioc, du mil ou du maïs. Le ronronnement des tam-tams anime des « yangbas », on ne sait où. De distance en distance, des foyers s'allument. On devine les cases, aux fumées. Suivant l'espèce, des crapauds flûtent, meuglent, glapissent ou cliquettent. Djouma, le petit chien roux, aboie, aboie. Quelle est cette stupeur ? D'où provient cette angoisse ?

Comme une pirogue froissant au passage les herbes aquatiques — oh ! comme elle glisse avec lenteur à travers les nuages — blanche, voici apparaître « l'peu », la lune.

Elle est déjà vieille de six sommeils...

René Maran, *Batouala*, Paris, Albin Michel, 2021 (1921), chap.II, pp.64-65

Elle pressa le pas, fière de sa beauté, et souriant de se savoir belle. Des piaillis d'oiseaux fusaient de tous côtés. Elle allait, foulant çà et là des rais de lumière, parmi un monde d'effluves que souillaient parfois des bouffées de bois punais. Et elle était sur le point d'arriver à un arbre aux branches basses, quand elle pressentit un danger.

Elle avait l'impression qu'on ne la quittait pas du regard, qu'on la guettait comme une proie, qu'elle en était une, qu'on en voulait à sa peau, à son sang, à sa vie.

Alors, elle leva les yeux, et poussa un grand cri de terreur. Mourou, la panthère, venait de se ruer sur elle, de l'enfourchure où elle se tenait aux aguets.

La bête tachetée en fut pour son attaque brusquée. Yassigui'ndja avait réussi à l'éviter de justesse, grâce à un saut de côté fait à temps.

Ce contretemps n'était pas pour plaire à Mourou. Elle exprima sa rage en une série de feulements profonds et rauques. Proie manquée est presque toujours proie perdue. La formule vaut aussi bien pour les animaux de tous poils qui sillonnent la brousse que pour ces espèces de singes à peau noire qui s'abritent en des tanières faites de terre durcie, de branchages entrelacés et de chaume.

Mais, par malheur, elle ne pouvait en rester là. Les tranchées de la faim grouillaient en son ventre comme vermine. Comment faire pour leur résister ? Au surplus, la chance voulait qu'elle n'eût palabre qu'avec un de ces maudits deux pieds qui se chargent volontiers le dos de petits êtres braillant à gorge déployée. Or, il était de notoriété publique chez les panthères que ces deux pieds à destination spéciale n'opposaient jamais de résistance, pour peu qu'on prît la peine, en guise de préambule, de leur faire entendre à coups de griffes ce que les fauves ont accoutumé de considérer comme le langage de la raison.

Et Mourou se ramassait sur elle-même pour bondir sur Yassigui'ndja, quand la brousse s'ouvrit, livrant passage à Bissibi'ngui et à Batouala, armés tous deux de sagaies de chasse et de couteaux de jet.

René Maran, *Batouala*, Paris, Albin Michel, 2021 (1921), chap.III, pp.78-79

— Il y en a qui font les fières, grogna, entre haut et bas, l'ndouvoura, l'une des femmes de Batouala.

Jalouse et sensuelle, elle ne décolérait plus de voir que Bissibi'ngui, depuis son retour, la délaissait trop visiblement pour Y assigui' ndja.

— Ehein ! Il y en a qui font les fières, reprit-elle, plus haut. Personne ne soufflant mot, elle ajouta, sentencieuse

— Bien sûr, n'entend pas qui veut ne pas entendre. Il n'empêche qu'on est, au fond, d'autant plus facile, qu'on pose davantage à ne pas l'être. N'est-ce pas, Yassigui'ndja ?

Des rires méchants fusèrent. On n'aimait pas cette Y assigui'ndja. Et quand on pouvait le faire, on le lui prouvait avec usure.

— l'ndouvoura, je crois que tu as raison, répliquait Yassigui'ndja. J'ignore pourtant qui tu vises en ton allusion. Tu parles, sans doute, de cette n'gapou mariée à un puissant chef m'bi ? Ma foi, elle a tort d'être fière. A quelles ignominies bestiales ne se livre-t-elle pas ? Je l'excuse toutefois, volontiers. Elle a été la femme d'un blanc. Et cela explique tout.

— Ne voilà-t-il pas que cette carne m'insulte ! Ne voilà-t-il pas qu'elle m'insulte ! Le ventre de celle qui t'a portée était pourri ! Tu es la pourriture des pourritures ! La preuve. Tous les enfants que tu as portés jusqu'ici ou sont morts avant terme ou n'ont pas vécu longtemps. Ne dis rien ! Tais-toi, ou je te rentrerai dans la gorge...

— Ma vieille camarade, pourquoi hurler ? Je ne suis pas sourde. Aurais-je, par hasard, médit de toi ? Ah ! oui, ah ! oui...

— Veux-tu que je casse ce pilon sur ton sale groin de phacochère ? Je dirai à Batouala que tu le trompes avec Bissibi'ngui. Je lui dirai...

— Ehein, ehein !... Je te demande pardon, l'ndouvoura. Je te connais depuis tant de saisons de pluies que je ne me rappelais plus ton origine n'gapou, ni que tu eusses servi de femme à un blanc.

Me faut-il t'assurer que mes paroles ne te visaient pas ? Ta vertu, tout le monde la connaît. Et mieux que tout autre, Bissibi'ngui, dont tu viens de parler, sait comment tu t'y prends pour repousser les hommes...

l'ndouvoura courut sur Yassigui'ndja. Elle l'aurait frappée, mordue, griffée. Elle expectorait mille menaces pendant que ses compagnes la maintenaient. Elle irait se plaindre au commandant. Elle dirait à tout le monde que Yassigui'ndja avait absorbé un « yorro » pour ne pas avoir d'enfants. Elle demanderait aux anciens de la condamner à boire le poison d'épreuve. Et puis, au fond, pourquoi continuerait-elle à se tourner les sangs de la sorte ? Bissibi'ngui ! Puf ! Elle s'en moquait. On ne fréquente pas qui a le « kassiri ».

— Lorsqu'on ne peut plus manger ce que l'on désire, on affirme que l'on n'a plus faim.

Quant à ce bouc de Bissibi'ngui, s'il a vraiment ce que tu dis, comme je te plains, pauvre chère l'ndouvoura !

À ces derniers mots, toutes les rieuses furent, pour une fois, du côté de Yassigui'ndja.

- Tu t'es attaquée à plus forte que toi...
 - Voilà où mène la jalousie, l'ndouvoura. Lorsque tu m'as pris Bissibi'ngui, ai-je été jalouse de toi ?
 - Tu le voudrais pour toi seule ? Quel appétit !
 - Cette Yassigui'ndja, elle est impayable !
 - Et vous a de ces reparties !
 - Allons, allons, dit Yassigui'ndja. Assez plaisanté pour aujourd'hui. Venez manger plutôt de ce manioc. N'est-ce pas, qu'il sent bon ?
- Voyez-vous, le lit, les victuailles, le gâteau de manioc, l'homme, la danse et le tabac, il n'y a que ça de vrai.
- Cette boutade fit exploser d'interminables éclats de rire.

René Maran, *Batouala*, Paris, Albin Michel, 2021 (1921), chap.IV, pp.83-85

Batouala leva la main pour demander la paix. Puis, se tournant vers son hôte :

— Tu peux parler à présent, Pangakoura. Nos oreilles sont près de ta bouche.

— Tu sais, Batouala, dit, pour commencer, Pangakoura, et vous, qui m'écoutez, vous savez, vous aussi, que je reviens de Krébedjé. Je m'y étais rendu pour toucher mot au grand « commandant » Kotaya — les gens de la rivière l'ont surnommé ainsi à cause de son gros ventre — des singuliers agissements de Davéké, ce Portugais qui pause de temps à autre dans nos villages, et s'y conduit en forban.

Je lui contai mon affaire. À ma façon, bien entendu. Savez-vous ce qu'il me fit répondre par son interprète, qui en a ri à gorge déployée ? Vous ne le devineriez jamais. Inutile de chercher davantage. Il me fit répondre ceci, qui prouve, entre autres choses, qu'il y a blancs et blancs, et qu'ils s'exècrent les uns les autres : « Je te croyais idiot, Pangakoura. Mais je suis bien obligé de me rendre compte que tu l'es encore plus que je ne me l'imaginais... Eh ! quoi... Tu ne sais pas encore qu'un "poutriquess" est moins que rien ? Bougre d'imbécile !... Enfant de macaque !... Derrière de Bacouya... »

Des rires giclèrent.

— Mais qu'as-tu donc appris, dans ta fichue existence ? Ah ! nom de nom, que ces nègres sont abrutis, tout de même...

Sur ce, il m'empoigna par les épaules, et me secoua rudement, pendant que son interprète continuait à me traduire ses plaisanteries.

— Pangakoura, je vais t'apprendre quelque chose, mais que tu ne répéteras à personne. Écoute-moi bien. Le N'Gakoura de nous autres, blancs, prit, au commencement des commencements, tout ce qu'il trouva de mieux au monde, et avec ça, nous fabriqua. C'est pour ça que le dernier des blancs sera toujours supérieur au premier des nègres.

Malheureusement pour nous, notre N'Ga-koura ne s'en tint pas là et fabriqua les sales nègres comme toi, avec les déchets des premiers blancs.

Ce n'est que beaucoup plus tard que l'idée lui vint de créer les Portugais. Il chercha autour de lui de quoi les modeler. Ne restaient que les excréments des gens de ta race. C'est de cette matière qu'il pétrit les premiers Portugais. Et voilà pourquoi, quelque vils que vous soyez, les « poutriquess » valent encore moins que vous.

Une tornade de rires bouleversa les assistants.

— Ne trouvez-vous pas, demanda Batouala, quand se furent calmés les derniers rires, ne trouvez-vous pas que l'actuelle mévente du caoutchouc est, pour nous, une chance inespérée ?

René Maran, *Batouala*, Paris, Albin Michel, 2021 (1921), chap.V, pp.96-98

Des pieds, des mains, de la voix, en mesure, les femmes soutenaient la cadence des koundés, des li'nghas et des balafons.

La cadence s'accéléra.

Molle, moite, les yeux fermés, une des danseuses prit place au milieu du demi-cercle dessiné par la ronde désunie de ses compagnes — un peu en avant d'elles.

Ainsi, à supposer qu'elle tombât, elle pouvait être, et soutenue dans sa chute par les ballerines qui dansaient derrière elle, et, par celles qui se trouvaient aux deux cornes de la figure, redressée.

Elle fit trois pas en avant — on battait des mains : une... deux... trois — s'offrant à quelqu'un d'invisible. Rebutée, elle recula d'autant, — une... deux... trois...

Enfin, lasse des continuels refus qu'on opposait à ses avances, comme saisie de faiblesse et de honte, elle se laissa choir à la renverse.

Ses amies la reçurent et la redressèrent. Et, désespérée, elle alla où les règles de la danse voulaient qu'elle se rendît — à la pointe gauche de la figure, tandis que, se détachant de la corne opposée, une de ses camarades tentait à son tour de réussir où elle avait échoué.

Lorsque vint le moment des hommes — un véritable délire ! Ce n'étaient plus que bouches démesurément hurlantes, en des visages souillés de sueur. Ce n'était plus qu'un trépignement, qui émouvait la terre, au loin.

Et quels cris, quels rires, quels gestes ! La présence de tant d'hommes et de tant de femmes, la bière, le chanvre, le mouvement, la joie poussaient peu à peu à son paroxysme la frémissante chaleur du désir.

C'est alors qu'on vit paraître une dizaine d'hommes, presque nus. De tous, Bissibi'ngui était le plus beau, le plus fort. Ses yeux brillaient comme un incendie de brousse. Ses muscles saillaient. Et il commandait à ses compagnons, qu'il dominait de sa haute taille fine, nerveuse et membrue.

Tous, le corps oint de bois rouge et de graisse, portaient partout des grelots et des sonnailles. Ils en avaient jusqu'au chapeau de plumes qui les casquait, et à la corde qui, ceinturant leurs reins, fixait leur cache-sexe.

Ils dégageaient une odeur forte. La fatigue en sueur ruisselait sur leurs tatouages. Ils ne la sentaient pas, ne s'intéressaient qu'à la yangba, ne prêtaient attention qu'à elle.

La vie est courte. Vite survient le jour où l'on ne peut même plus copuler. Chaque soleil rapproche de la mort. Aussi rien de tel que de s'éjouir, tant qu'on en a le pouvoir.

Ils dansaient.

René Maran, *Batouala*, Paris, Albin Michel, 2021 (1921), chap.VI, pp.114-115

Iaha ! . . . Le signal, voilà le signal ! Le feu est en marche, le feu multiple et brutal, qui réchauffe ou brûle, qui débusque le gibier, détruit les serpents, effraie les fauves, abat l'orgueil des herbes et des arbres, le feu qui défriche les terrains propices aux prochaines semailles et, en passant, les abonnit.

Ah ! qui dira le feu ? Qui louera comme il convient, avec les mots exprès de munificence et d'ardeur, qui louera ce soleil réduit, unique parfois, plus souvent innombrable, qui luit, nuit et jour, en dépit de la pluie, malgré le vent ?

Il faut chanter sa clarté mobile, son visage divers, sa chaleur progressive, douce, insistante, intolérable et secrète.

Gloire au feu !

Le semeur de poussière ferme-t-il vos yeux ? Le feu s'installe auprès du dormeur, ronronne, l'entoure doucement des filets de sa chaleur et l'emporte ainsi, délié de tout par la bonne petite mort du sommeil, vers ce pays de rêves d'où l'on revient à chaque aurore.

La fièvre vous a-t-elle courbatu ? Frissonnez-vous de froid ? Le feu régularise le cours du sang qui circule dans les cordes bleues de vos bras.

C'est lui qui vous fait transpirer. C'est lui dont la lumineuse caresse masse vos membres raidis. On pourrait croire, tant elle est douce, qu'elle est pareille à une huile bienfaisante. Les muscles, peu à peu, en effet, s'assouplissent, les muscles jouent librement. Fièvre et fatigue disparaissent. On n'a plus froid. La pluie peut bien tomber dehors. Le feu est toujours là, qui, par sa fumée, éloigne le vol zéyant des moustiques et, par son rayonnement, l'humidité.

Êtes-vous seul et triste ? Avez-vous besoin de compagnie ? N'allez pas plus loin. Il est le bon camarade, l'ami, le ouandja, le confident. De même qu'il réchauffe les membres, il réchauffe le foie, l'incline aux aveux, les provoque.

Auprès de lui et par lui, on fait toujours un bon repas de chaleur. Il a le don, comme tout bon repas, d'apaiser, d'enchanter et de consoler. Tout de lui incite à l'abandon. Il n'est pas jusqu'au pétilllement sec de sa gaieté qui n'invite aux confidences.

Aussi, qui louera le feu comme il convient ? Surtout, qui chantera sa belle chanson rouge, lorsque, mué en incendie, — vaste, brusque, énorme, multiforme, il lance sur la brousse, sur les kagas, à la débandade, ses peuplades échevelées de flammèches et cette grande immense clameur confuse, lourde du craquement des arbres qu'il effondre ?

Qui dira la chanson du feu de brousse ? Il est ici et là, et encore là, et là encore, et plus loin encore. Il ne tient pas en place. Il dévore les solitudes, en un instant. Il va, d'herbe en herbe, par bonds pétillants. Il se rapproche. Qui est patient le verra bientôt. Encore un peu de temps, rien qu'un peu de temps — et l'on entendra son furieux grondement, qui est là-bas, partout où il y a ces fumées !